

A close-up photograph of a hand holding a lit matchstick. The matchstick is positioned horizontally, with its tip pointing towards the center. Bright orange and yellow flames are visible at the tip, and wisps of blue and white smoke rise from the match. The background is solid black, making the fire and smoke stand out prominently.

Eva Dolan

les chemins de
la haine

Eva Dolan

Les chemins de la haine

*Traduit de l'anglais
par Lise Garond*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

Prologue

La dernière chose dont il se souvenait, c'était le motif du tapis. Des zébrures dentelées, indigo et rouge foncé, comme des ecchymoses infligées par un instrument de torture inconnu. Puis la coque en acier d'une chaussure s'abattant sur son visage. Il sentait maintenant le sang qui s'infiltrait petit à petit dans sa bouche. En tâtant du bout de la langue, il tomba sur une surface râpeuse, là où ses molaires s'étaient brisées.

Il avait les mains liées derrière le dos, les pieds attachés avec les lacets de ses chaussures de chantier. À travers son jean il sentait le sol en ciment de la grange, froid et humide, et des éclats de verre sous sa cuisse droite. Pour l'instant la douleur restait diffuse, supportable. Il n'en mourrait pas. C'était sans compter le mal de crâne qui l'assaillit quand il essaya de concentrer son attention sur la porte de la grange.

Il entendit des voix d'hommes au-dehors, des bruits de pas traînants, puis le claquement d'une barrière métallique. Ils étaient en train de faire rentrer les cochons pour les nourrir.

Il fallait se lever. Se mettre debout et sortir. Maintenant.

Le sang battait dans ses oreilles et coulait de la fracture de son nez jusqu'au fond de sa gorge. Ça ne serait pas la dernière chose qu'il verrait, cette grange immonde, avec son toit en amiante et ses barils de produits chimiques putrides. Il ne mourrait pas ici. S'ils voulaient le tuer, ils devraient l'attraper dehors, dans l'obscurité et la saleté des champs.

Il bascula sur le dos, plia les genoux sur sa poitrine et ramena les bras vers l'avant. Sa jambe cogna dans un bout de métal qui se mit à tinter en roulant. Il laissa échapper un juron. La corde autour de ses poignets était humide, les nœuds avaient été vite faits. Il réussit à dégager sa main gauche, s'écorchant les doigts au passage. Les mains tremblantes, il défit les lacets qui enserraient ses chevilles.

Dehors les voix montaient en volume. Sans pouvoir clairement distinguer les mots, il percevait un changement de ton, une nouvelle hargne. Mais ça ne modifiait en rien le sort qui l'attendait. Personne n'était en train de défendre sa peau.

La porte de la grange se rabattit, laissant entrevoir la cour éclairée.

« Si tu commences à te dégonfler t'as qu'à retourner chez ta mère ! » cria un homme.

Les battements de son cœur devenaient assourdissants dans le silence de la grange. Un petit nuage d'air chaud se formait devant sa bouche à chaque expiration. Combien de fois encore avant le dernier souffle ?

Il s'en voulait presque. À un contre un, il aurait eu ses chances. C'est pour ça qu'ils avaient attendu la nuit pour venir l'assommer dans son sommeil, l'attacher et le bâillonner. Ils n'étaient pas les durs qu'ils prétendaient être.

Il s'avança dans l'ombre, collé au mur.

Les cochons se pressaient à l'intérieur par dizaines, grognant et reniflant, d'énormes bêtes roses tachetées de noir qui se bousculaient contre les barrières métalliques. Il percevait leur odeur, la chaleur qui montait de leur dos dans la clarté éblouissante des spots lumineux.

Il n'y avait pas d'issue. Impossible de traverser la cour sans être repéré.

Combien étaient-ils déjà, dans la caravane ?

Son cerveau vacillait. Était-ce bien trois? Deux debout au-dessus du lit et un autre homme à côté, dont ne lui était parvenue que la voix. Il se rappelait la sensation de la crosse du fusil contre son visage alors qu'il gisait là à moitié évanoui, et même l'odeur de l'huile qui imprégnait le bois.

Le premier tiers de la grange était à présent éclairé, dévoilant de mystérieuses machines, bien alignées mais rongées par la rouille. Il n'y avait rien d'assez léger pour servir d'arme, rien qu'il puisse attraper sans être vu.

Il aurait tant voulu être chez lui. Lové au chaud dans son lit, dans les bras de sa petite amie, la lueur familière des lampadaires filtrant à travers les rideaux qu'elle lui avait fait acheter chez Ikea. Il aurait voulu pouvoir fermer les yeux, rouler sur lui-même et enfouir son visage dans ses cheveux.

Un rat passa en flèche sur son pied, s'échappant de l'enclos des cochons. Les animaux fouillaient la paille en reniflant, impatients d'y trouver la nourriture qu'on tardait à leur distribuer, sachant bien qu'on les avait fait rentrer pour ça.

Il chancela, distinguant à présent les voix, plus fortes, qui se rapprochaient, et le bruit d'un fusil qu'on rechargeait.

L'instant d'après il se ruait au-dehors et traversait la cour vers les bois inconnus qu'il devinait au loin. Un coup de feu partit alors qu'il sautait par-dessus la clôture. Il se laissa retomber sur les genoux. Il entendait les grognements des chiens qu'on lâchait à sa poursuite en hurlant.

Il se remit à courir aussi vite que ses jambes le lui permettaient à travers le terrain irrégulier. Le cœur cognant à se rompre, avalant l'air de la nuit, il sentit qu'il était en train de pleurer. Il savait que l'intervention divine qu'il appelait de ses vœux ne viendrait pas. Il poursuivit sa course, zigzaguant entre les balles qui le frôlaient.

La lune ovale disparut derrière un nuage. Il accéléra. Bien sûr, ils auraient des lunettes à vision nocturne et,

même au milieu de la forêt, il n'avait aucune chance de s'en sortir.

Le champ montait jusqu'à l'orée du bois. Arrivé en haut, il se jeta dans l'étroit fossé qui le séparait de la forêt. Les chiens étaient presque sur lui, à quarante ou cinquante mètres à peine. À la lueur de la lune il distinguait les yeux des deux énormes lévriers gris. Un pick-up les suivait en faisant des bonds sur l'herbe, mais en contrôlant sa vitesse pour que l'homme posté à l'arrière puisse tirer en s'agrippant à la cabine.

Il s'élança dans les bois, trébuchant sur les racines tordues et sur les pierres qu'il ne devinait qu'une fois le pied dessus.

C'était fini.

Une balle siffla tout près de sa tête. Il s'accroupit derrière une souche. Il n'y avait plus nulle part où aller maintenant. Ils continueraient à le poursuivre jusque sur la route, et même jusqu'au village. L'aube se profilait, les rues seraient désertes, et personne ne sortait pour des bruits de tirs dans ce genre d'endroits. On penserait à des lapins, à un chevreuil. À un abruti qui l'avait sans doute bien cherché.

Il lança un juron vers le ciel et poursuivit sa route.

MERCREDI

Quatre jours plus tôt

1

Des traînées de fumée flottaient encore dans Highbury Street, entre les rangées de maisons tassées les unes contre les autres. Peu de chose parvenait à s'échapper de cette rue étroite et encombrée. Les voitures étaient garées des deux côtés et il y avait à peine assez de place pour que le camion des pompiers arrive à se frayer un chemin. Il était en pleine manœuvre lorsque l'inspecteur Zigic surgit de Lincoln Road, freinant à quelques centimètres du gros pare-chocs noir. Le conducteur leva les mains en l'air : *Je vais où maintenant ?*

Zigic recula sur une bande de macadam entre le Hand & Heart's pub et le garage de la maison voisine, fermé par un volet roulant tagué du sigle de l'English Nationalist League.

Ça en faisait trois de plus cette semaine. Tous dans les quelques dizaines de rues que comprenait le quartier de New England, ou Englandistan comme l'appelaient maintenant les gens du cru. Une banlieue animée, juste au nord du centre-ville, où vivait le plus grand nombre des ouvriers immigrés de Peterborough.

Highbury Street était encore majoritairement polonaise cinq ans auparavant, quand Zigic avait pris la direction de la section des crimes de haine. À l'époque il y avait du boulot et des crédits immobiliers bon marché. Puis les Polonais étaient montés en grade et s'étaient déplacés, achetant des maisons à Paston et Westwood, embourgeoisant ces quartiers qui étaient encore des ghettos dans les années 1970, quand Zigic était petit. Ils avaient ouvert des supermarchés

et des instituts de beauté, et transformé les taudis en petites maisons avenantes. Aujourd'hui, Highbury Street était plus mélangée, il y avait des Bulgares et des Estoniens, un couple slovène qu'il avait rencontré lorsque leur fils s'était fait agresser avec des tessons de bouteilles sur les bords de la rivière, à Noël. Un brave gosse, mais ceux qui recevaient les coups l'étaient, généralement.

Zigic sortit de sa voiture et boutonna sa parka jusqu'au menton. Il aperçut une femme à la fenêtre de la maison d'en face. Elle disparut aussitôt, laissant onduler les rideaux. La maison semblait mal entretenue, rénovée à la va-vite. De la mousse expansive jaune dépassait des cadres des fenêtres, et la porte d'entrée laissait apparaître, sous la peinture, les cicatrices d'anciens verrous, forcés et remplacés.

Les voisins tenaient visiblement davantage à l'aspect extérieur de leur maison. La pelouse sur le devant était soigneusement tondue et de coquets paniers fleuris pendaient sous le porche. Un drapeau avec la croix de Saint-Georges était fixé à la fenêtre du salon, et quelque chose disait à Zigic que ce n'était pas seulement en prévision du match de rugby du week-end.

Il y avait encore quelques Anglais dans le quartier, et ceux que Zigic avait eu l'occasion de croiser affichaient une mentalité d'assiégés. Non, on ne les forcerait pas à partir de chez eux. Comme si quelqu'un cherchait à les chasser.

C'étaient les mêmes qui plissaient les yeux devant sa carte de police, demandant « *Zidgick ? Ziguick ?* C'est comme ça que vous prononcez ? » Et quand il les corrigeait – *Ziguitch* –, ils trouvaient encore le moyen d'écorcher son nom. C'étaient ceux-là aussi qui voulaient toujours savoir d'où il venait. D'où il venait vraiment.

Malgré l'accent de Peterborough, mâtiné d'une pointe campagnarde qu'il n'arrivait pas à perdre complètement,

ils étaient convaincus qu'il venait tout juste de débarquer. Piquant le poste d'un flic anglais et méritant.

Ils n'avaient pas entièrement tort là-dessus. La direction voulait d'un nom étranger à la tête des crimes de haine, et elle tenait à ce que l'intéressé soit un « immigré » de troisième génération. Quelqu'un juste ce qu'il faut de différent.

Zigic traversa Highbury Street en se faufilant entre les voitures, repérant une vignette périmée sur le pare-brise de l'une, une bouteille de vodka vide sur le tableau de bord d'une autre. Tout au bout de la rue, une camionnette déposait son équipe de nuit. Un autre groupe attendait son tour sur le trottoir.

Les gens sortaient des maisons, emmitouflés dans des doudounes et des bonnets de laine, en direction des points de ramassage le long de Lincoln Road. Deux femmes vêtues d'un uniforme de supermarché sous leur manteau adressèrent un large sourire à Zigic qui se poussait pour les laisser passer sur l'étroit trottoir. Il saisit des bribes de letton, reconnaissant la sonorité des mots sans en comprendre le sens.

Elles étaient passées devant le numéro 63 sans même jeter un œil vers l'entrée. Malgré le cordon de sécurité et la policière qui gardait le périmètre les mains croisées dans le bas du dos, elles ne s'étaient pas laissées gagner par la curiosité.

Zigic se demandait où elles avaient appris ça. Qu'est-ce qui avait pu leur arriver pour que disparaisse en elles cet instinct, ancré chez l'être humain, qui consiste à regarder là où on ne devrait pas ?

Partout ailleurs, les voisins seraient sortis en nombre voir ce qui se passait, mais le groupe qui se tenait à l'extérieur du cordon de sécurité ne se composait que de quatre personnes, un couple âgé vêtu d'anoraks crasseux et une jeune femme serrant contre sa poitrine un bambin qui

gigotait. Aucun d'entre eux ne parlait. Ils bougeaient à peine, essayant de voir ce qu'il y avait derrière le haut portail en bois, au bout de la petite allée en goudron craquelé. Mais on n'apercevait par les portes entrouvertes qu'une bande de peinture métallique et la vitre arrière d'une camionnette Astra.

La maison était un petit pavillon des années 1930 dont le crépi blanc commençait à dater. Les fenêtres en bois étaient de ce même vert terne qu'Anna avait tenu à ce qu'ils achètent, très cher d'ailleurs, pour leur porte d'entrée. La peinture était encore dans le garage. Zigic lui avait dit qu'on ne pouvait pas la mettre tant qu'il risquait de geler. Il espérait qu'elle reviendrait à la raison et le laisserait peindre la porte en rouge.

– Bonjour, chef.

La policière releva le cordon de sécurité et Zigic se baissa pour passer.

– Rien à signaler ?

– Non, chef. On dirait que la plupart des gens sont déjà partis au travail à cette heure-ci.

– Le doc est passé ?

– Vous venez de le rater.

Zigic franchit le portail donnant sur le jardin à l'arrière du numéro 63. L'odeur de la fumée le frappa de plein fouet, avec un net relent de viande carbonisée qui accrochait au fond de la gorge. Des particules noires tourbillonnaient dans les airs. Il en ôta une de sa lèvre inférieure en essayant de ne pas penser à sa provenance.

La carcasse calcinée de l'abri était dans un coin au fond du jardin, contre un mur de briques rouges. C'était un modèle standard, en pin, d'un peu plus de deux mètres sur trois. Le toit en feutre bitumé s'était effondré et la porte à double battant était enfoncée et sortie de ses gonds. À l'intérieur étaient envechêtrés des morceaux de métal et de ressorts noircis qui ressemblaient aux restes

d'une chaise longue. Au centre de cette cage gisait un corps. Seule la tête était nettement visible, éclairée par un faible rayon de soleil. La peau brûlée était craquelée et marquée de rouge.

Le sergent Ferreira, les mains dans les poches de son duffle-coat, attendait près de l'abri avec l'adjutant-chef des pompiers.

– Qu'est-ce qu'on a, Mel?

– Un corps légèrement grillé, répondit Ferreira. Apparemment il était dans un sac de couchage.

Le pompier acquiesça.

– J'ai creché dans des endroits pires que ça, dit-il.

– Moi aussi, dit Ferreira en lui tournant le dos. L'expert dit qu'un accélérateur a été utilisé.

– Ça sent le kérosène, dit le pompier, s'essuyant le visage sur le devant de son tee-shirt.

Ni l'un ni l'autre n'étaient très propres.

– À mon avis, il était stocké dans l'abri, mais venez jeter un œil par vous-même, inspecteur.

Il se recula et Zigic regarda ce qu'il y avait autour de la chaise longue et du corps. Il était finalement plus cor-pulent qu'il n'avait cru au premier abord. Un homme assurément, plutôt bien charpenté. Il avisa quelques bouteilles vides près d'une caisse en plastique fondu et un seau en acier galvanisé qui, étrangement, était resté parfaitement intact. En dehors de ça, l'abri était vide.

– Vous aimeriez bien que le vôtre soit aussi bien rangé, pas vrai? dit le pompier.

– Ça pourrait être un accident. Il faisait des réserves de boisson visiblement.

– Ça pourrait aussi être une combustion spontanée. Mais il y avait un cadenas sur la porte, assez costaud pour attacher un éléphant.

– À l'intérieur?

– À l'extérieur.

– Et il est où maintenant ?

– Toujours sur la porte, répondit le pompier. Je savais bien que vous voudriez mettre vos hommes là-dessus.

Quelques notes retentirent à sa ceinture et il se mit en marche en regardant l'écran de son téléphone.

– Vous aurez mon rapport avant 17 heures, inspecteur. Mel, un plaisir, comme d'hab.

Il s'éloigna à petites foulées vers le portail.

– Bon sang, comme il se la pète, dit Ferreira. Qu'est-ce qu'ils ont tous, ces pompiers ?

– J'en sais rien.

– Il doit avoir au moins dans les cinquante ans.

– Mel...

Un craquement inquiétant s'échappa du toit de l'abri, et Ferreira recula juste à temps, éclaboussant le jean de Zigic au passage.

– Désolée.

– À ton avis, un SDF ?

– Peut-être. Ou un locataire.

Peterborough renfermait une forte proportion d'abris de jardin et de garages illégalement reconvertis en logements de fortune. Ils se louaient 400 livres par mois, et la direction de l'urbanisme avait du mal à en garder le compte. Pour chaque logement clandestin condamné, trois autres faisaient leur apparition. Highbury Street n'était pourtant pas dans la zone rouge. Pas encore.

Zigic observa l'arrière de la maison. Les stores étaient baissés à toutes les fenêtres, pas de lumière à l'intérieur. Les fondations d'une véranda affleuraient dans le jardin : des briques montées jusqu'à hauteur de genou, un tas de sable détrem pé sur une bâche en plastique. Une demi-douzaine de panneaux publicitaires au nom de Barlow Bâtiment Rénovation et Entretien étaient empilés contre la palissade, avec un numéro de téléphone portable mais pas de téléphone fixe, et un petit dessin de poisson, pour

qu'on sache que le patron était un bon chrétien. Du genre qui plaisait aux vieux.

– Ils sont chez eux? demanda Zigic.

– Ouais. Ils sont encore trop choqués pour répondre aux questions pour l'instant, répondit-elle, un éclair de malice dans ses yeux presque noirs. En tout cas, c'est ce que dit monsieur Barlow.

– Et madame?

– Les yeux gonflés, la goutte au nez... Elle a pas dit grand-chose.

– Qui a appelé les pompiers?

– Aucun des deux. C'est un certain Alec Lunka qui a téléphoné.

Ferreira pointa du doigt la maison voisine, un petit pavillon en briques rouges avec des carillons à vent qui tintaient à l'arrière et trois serviettes bleues raidies sur la corde à linge.

– Il est roumain. Mais son anglais est plutôt bon.

– Tu lui as parlé?

– Vite fait. Je voulais juste l'empêcher de partir. Je lui ai demandé d'attendre que le chef arrive. Il est prêt à coopérer.

Elle rentra le menton dans son écharpe écossaise.

– Je pensais pouvoir tirer quelque chose des Barlow à chaud, mais j'aurais mieux fait de m'abstenir. J'ai même pas eu droit à une tasse de thé.

– Tu as appelé l'équipe scientifique?

– Ils sont en route.

– Et le porte-à-porte?

– Bobby s'en occupe. Il a mis la main sur quelques réservistes de repos. Il y a un nouveau type à London Road qui parle le hongrois. C'est un genre de technicien mais ils l'amènent quand même. On va faire chou blanc à cette heure de la journée, tu sais? ajouta-t-elle en haussant les épaules. Tous ceux qui auraient pu voir quelque chose

sont partis au travail maintenant, et les autres étaient au boulot quand c'est arrivé.

– Lunka a vu quelque chose, lui.

Zigic allait repartir vers le portail quand la porte de la cuisine s'ouvrit sur le jardin.

– Madame Barlow, je...

Elle claqua la porte si fort que les stores en bois s'entrechoquèrent contre la vitre. Le verrou se referma puis se rouvrit quelques secondes plus tard, mais la porte resta close. Ferreira lança un regard interrogateur vers Zigic, qui avança une main pour l'arrêter. La voix d'un homme rompit brutalement le silence et il y eut comme le bruit d'une pile d'assiettes cassées, celui d'une autre porte qu'on claquait, puis des pleurs.

– Essaye de retourner la voir maintenant, dit Zigic.

2

La pâleur de Gemma Barlow se devinait sous l'autobronzant orange. Sans ce hâle, elle ne serait qu'un exemplaire de plus du genre féminin à l'anglaise, se dit Ferreira. Épais et couperosé. Elle faisait pourtant des efforts: trois teintés de mèches différentes dans ses cheveux mi-longs, de longues prothèses d'ongles avec french manucure. Mais il lui en manquait une au pouce, dont elle examinait d'une mine contrariée le bout irrégulier pendant que Ferreira rassemblait les morceaux de vaisselle cassée.

– Elles m'ont glissé des mains.

– C'est juste des assiettes, ne vous en faites pas.

Ferreira jeta les morceaux dans la poubelle et Gemma sursauta, comme si elle avait reçu une gifle.

– Ça doit être un choc pour vous.

– On ne savait pas qu'il était là.

– Personne ne s’attend à voir un type venir s’installer dans son jardin.

Gemma attrapa un paquet de Silk Cut dans la poche de son cardigan et alluma sa cigarette d’une main tremblante, faisant vaciller la flamme du briquet. Elle portait à l’annulaire une épaisse alliance en or au-dessus d’un petit diamant, et quelques bagues plus fines à deux autres doigts.

– On ne savait même pas qu’il y avait un problème jusqu’à ce qu’on entende les sirènes, dit Gemma. C’était un accident ?

– C’est encore trop tôt pour le dire.

Gemma hocha la tête et tira une longue bouffée.

– Désolée, vous voulez un thé ou quelque chose d’autre peut-être ?

– Du café si vous en avez.

– Instantané, ça vous va ?

– Alors du thé.

Ferreira sortit une boîte à tabac de son sac à main.

– Ça ne vous dérange pas si je fume ?

– Mon grand-père roulait ses cigarettes, répondit Gemma. Ça coûte moins cher, non ?

– Je préfère le goût des roulées.

Gemma s’appuya contre le plan de travail de la cuisine, observant les mains de Ferreira qui roulait le tabac bien serré dans un papier à cigarette au réglisse.

– Vous n’êtes pas anglaise, si ?

– Je suis née au Portugal. J’avais sept ans quand on est arrivés.

– Y avait pas de travail là-bas ?

– Disons que les opportunités étaient rares.

Ferreira passa sa langue sur le papier et roula la cigarette entre ses doigts, lui donnant la forme d’une fine torpille.

– On est allés à Spalding d’abord, et quand mes parents ont mis assez d’argent de côté, on est venus s’installer ici.

– Et ils travaillent, vos parents ?
– Oui, dit Ferreira en allumant sa cigarette. Ils ont un pub.

– Ça leur a bien profité de venir ici, on dirait.

Ça leur a bien profité, se répéta intérieurement Ferreira. En trimant seize heures par jour, sept jours sur sept, son père dans les champs, sa mère dans des entrepôts gelés ? En vivant deux ans dans une caravane, puis cinq ans dans un trou à rats, elle et ses trois frères cadets entassés dans une chambre ?

– Ils doivent être fiers de vous, d’être rentrée dans la police.

– Ça a été quelque chose pour eux, oui.

– C’est toujours vous qu’on envoie quand un immigré est tué ?

– Qu’est-ce qui vous fait penser que c’était un immigré ?

Des contractures se formèrent autour des petits yeux bleus de Gemma. Ferreira lui rajouta intérieurement quelques années, la faisant passer de la vingtaine à la petite trentaine.

– Vous savez, ils sont tous étrangers dans le quartier maintenant.

– Pas vous.

Gemma saisit la bouilloire sans attendre qu’elle s’éteigne et remplit les tasses en renversant un peu d’eau sur le plan de travail en faux marbre.

– C’est juste que je me disais... qui d’autre irait s’installer dans un abri de jardin ? Un Anglais ne ferait jamais ça.

– Il y a plein d’Anglais qui dorment dans la rue.

– Pas ici en tout cas.

La porte de la cuisine s’ouvrit et Phil Barlow apparut, la stature d’un rugbyman dans un jean mal coupé et un tee-shirt avec le logo d’une marque. Il avait à peu près dix ans de plus que Gemma, mais il portait beaucoup de bijoux en or, ce qui devait plaider en sa faveur, se dit Ferreira.

Il avait une ecchymose jaunâtre sous l'œil gauche.

– Tu fais du thé, chérie ? demanda-t-il en s'efforçant de garder une voix posée, passant une grosse main sur son crâne chauve. Bonne idée. J'imagine que je suis pas le seul à en avoir besoin, madame... ?

– Sergent Ferreira.

– Ouais, désolé, sergent.

Il poussa un long soupir.

– Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

– L'équipe de la police scientifique va bientôt arriver. Ils vont faire une fouille minutieuse de l'abri et du jardin. Quand ils auront terminé, on pourra emmener le corps.

Gemma laissa échapper un petit cri et pressa le poing contre ses lèvres. Phil passa un bras autour de ses épaules et elle se mit à pleurer.

– Allez chérie, pleure pas, ça va aller, dit-il en posant une main sur le bras de Gemma. Elle est encore un peu retournée. Va t'asseoir dans le salon, si tu veux, je vais continuer avec le sergent.

– Ça ira mieux dans une minute, dit Gemma en s'essuyant les yeux avec la manche de son cardigan. Ça pue ici. Ça pue dans toute la maison, avec ce truc.

Ferreira écrasa sa cigarette à moitié fumée, faillit la glisser dans sa poche pour plus tard mais se retint. Vieilles habitudes.

– On n'a qu'à continuer dans le salon si vous préférez, suggéra-t-elle.

Il faisait sombre dans la pièce, les rideaux tirés aux fenêtres. Trois des murs étaient recouverts d'une peinture aubergine, le quatrième d'un papier peint damassé assez criard, partiellement masqué par l'énorme cheminée en marbre noir et l'écran plat 46 pouces qui trônait au-dessus. L'odeur était moins forte ici, mais des relents âcres persistaient sous l'entêtante senteur magnolia d'un désodorisant automatique qui émit un petit pschitt au

passage de Ferreira. Elle s'approcha d'une étagère remplie de photos de famille : Phil et Gemma en vacances sur fond de plage et de piscine, le couple trinquant face à l'objectif dans une petite hutte recouverte de feuilles de bananier. Sur quelques-unes apparaissait un adolescent grassouillet, le visage constellé de taches de rousseur.

– Votre fils est à la maison, Gemma ?

– C'est mon fils, dit Phil. Craig. Il est chez sa mère pendant la semaine. On le récupère le week-end.

Gemma bascula sur son autre fesse et enfonça le coude dans un coussin du canapé en cuir noir.

– Il faudra que j'interroge sa mère, dit Ferreira. Juste pour confirmer.

– Il n'a pas mis le feu à ce putain d'abri.

– C'est un contrôle de routine, monsieur Barlow, il n'y a vraiment pas de quoi paniquer.

Elle sortit son téléphone de son sac pour enregistrer les informations qu'il lui donnait : son ex portait toujours son nom et habitait à Woodston. De là, le garçon n'en aurait eu que pour vingt minutes à vélo. Dans l'hypothèse où il avait décidé de faire des conneries. Et il aurait facilement pu s'éclipser tôt ce matin ni vu ni connu. Il faisait encore nuit quand la police avait été alertée, et il y avait peu de chance que quelqu'un le repère dans l'obscurité.

– Vous n'avez pas d'enfants ensemble, tous les deux ?

– On essaie, répondit Gemma, la voix lourde de désirs frustrés.

Phil s'assit sur le canapé à côté d'elle et lui prit la main.

– Qu'est-ce qui est arrivé à votre œil ? lui demanda Ferreira.

Il effleura la marque d'un geste et détourna le regard.

– J'étais en train d'installer une rampe d'éclairage du côté de Dogsthorpe, et elle n'était pas bien accrochée.

– Ça doit être douloureux.

– Pas tant que ça.

– Vous êtes dans le bâtiment, c’est bien ça ?
– Réparations, entretien. Je dois faire un peu de tout.
– Vous êtes polyvalent.
– Un homme à tout faire, dit-il en souriant d’un air d’autodérision teinté d’amertume. J’étais installateur de cuisines avant, mais vu le prix de l’immobilier aujourd’hui... Peu de gens se font poser une nouvelle cuisine quand ils n’ont même pas assez pour rembourser leur prêt.

– On dirait pourtant qu’il y a plein de bâtiments en construction dans la ville, remarqua Ferreira.

– On ne peut pas se faire embaucher si on n’est pas inscrit dans une agence, et vous savez comment ça se passe, ils ne vont pas s’amuser à me payer deux cents balles la journée quand ils peuvent faire faire le boulot par un Polak pour soixante.

– Et vous êtes tout seul ?

– C’est pareil pour tout le monde.

– Je veux dire, vous travaillez seul ?

Il acquiesça d’un signe de tête.

– J’avais un jeune employé l’an dernier mais j’ai dû m’en séparer. Il travaille chez Aldi maintenant, il a son diplôme de charpentier et il se retrouve à remplir des rayons à la con. C’est comme ça que ça se passe de nos jours.

Ferreira s’assit sur un gros repose-pieds en cuir, poussant de côté un exemplaire de *Grazia* avec Cheryl Cole en couverture.

– Donc reprenons, ce matin... Allez-y, dites-moi ce qui s’est passé.

Phil et Gemma Barlow se regardèrent, mais c’est finalement lui qui prit la parole.

– On ne sait pas ce qui s’est passé. C’est seulement quand on a entendu les sirènes à fond devant la maison qu’on a compris qu’il y avait un problème.

– Au début on n’a pas réagi, on pensait que c’était rien.
– Il y a tout le temps des sirènes par ici. On apprend à faire avec.

– Où est votre chambre à coucher ? demanda Ferreira.
Phil Barlow pinça les lèvres un instant.

– Au-dessus de la cuisine.

– Donc l’abri de jardin est situé juste en face de la fenêtre de votre chambre et vous n’avez pas remarqué qu’il était en feu ?

– On a des stores occultants, répondit Gemma.

– Quel est celui de vous deux qui dort mal, alors ?

– Aucun des deux, répondit aussitôt Phil.

– Mais vous avez des stores pour faire le noir complet.

Ils hochèrent la tête de concert, sans même essayer de répondre.

– Quand est-ce que vous avez enfin réalisé ce qui se passait ?

– Un des pompiers a pratiquement démonté la porte d’entrée. C’est là que je me suis levé, dit Phil. J’y croyais pas.

Le portable de Ferreira vibra et elle alla dans l’entrée pour répondre, fermant la porte du salon derrière elle. Les Barlow avaient visiblement déjà accordé leurs violons, inutile qu’ils entendent ce qu’elle était en train de dire.

– T’as quelque chose pour moi, Bobby ?

– Ils sont clean, les Lunka comme les Barlow, répondit l’agent Wahlia.

– Quoi ? Y a rien, t’es sûr ?

– Je sais, mais que fait la police, pas vrai ?

– J’aurais pourtant parié que ce connard avait un casier.

– Il t’emmerde ou quoi ?

– Rien qui sorte de l’ordinaire.

Ferreira jeta un œil au courrier posé sur la console de l’entrée, des factures et des prospectus, le nouveau catalogue des cuisines Lakeland. Un gros pied-de-biche rouge dépassait de derrière la console.

– Ils cachent quelque chose, reprit Ferreira. L'atmosphère est trop plombée.

Une voiture s'arrêta devant la maison, continuant de vibrer au rythme des basses encore quelques secondes après l'arrêt du moteur. La police scientifique venait d'arriver.

– T'as besoin d'autre chose? demanda Wahlia.

– Pas pour l'instant. À moins que tu veuilles venir ici leur faire cracher le morceau à ma place.

3

– Vous voulez le café? demanda Alec Lunka, tenant à la main une petite cafetière en aluminium si cabossée qu'elle semblait avoir traversé les continents.

– Noir avec un sucre, merci.

Lunka versa une dose d'expresso dans un mug et retourna à la table de la cuisine en attendant que l'eau chauffe dans la bouilloire. Il attrapa un bol de porridge, essaya d'en introduire une cuillère dans la bouche de sa fille. Mais elle était têtue, tournait la tête et pleurnichait malgré tous les efforts qu'il déployait pour l'amadouer, se tordait et se cabrait, menaçant de s'extraire de sa chaise haute à tout moment.

– Un vrai bonheur à cet âge, pas vrai? dit Zigic.

Alec Lunka essuya le menton de sa fille avec son bavoir et elle le fusilla du regard en retour.

– Elle mange que pour maman.

Il s'adressa à elle en roumain d'une voix douce et pleine d'espoir, la minuscule cuillère rose appuyée sur la bouche hermétiquement fermée.

– Vous avez les enfants?

– Deux garçons, cinq et trois ans.

– Et ils mangent?

La bouilloire se mit à siffler au moment où la petite fille se décidait enfin à ouvrir la bouche.

– Vous faites, dit Lunka en indiquant du doigt la bouilloire.

Zigic rajouta de l'eau dans son café, prit du sucre dans une boîte et déposa la cuillère dans l'évier. Il jeta un œil sur le jardin au passage. L'abri des Barlow se situait à moins de dix mètres, suffisamment près pour qu'une fine pellicule de suie se soit déposée sur l'extérieur de la fenêtre. L'intérieur de la vitre était parfaitement propre, tout comme le reste de la petite cuisine blanche.

À la table, Lunka usait de tous ses talents d'acteur pour vanter les délices du porridge à sa fille, mais celle-ci ne voulait rien savoir. Zigic se souvenait d'avoir fait exactement la même chose avec Stefan. Il faisait des caprices, mangeant ce qu'on lui proposait un jour, mais plus le lendemain, refusant d'être nourri avec autre chose que des couverts pour grandes personnes. Finalement ils s'aperçurent que la seule façon de le faire manger était de servir son frère Milan en premier. Il se mettait alors à crier et voulait s'emparer de la nourriture.

Lunka se laissa retomber contre le dossier de sa chaise, vaincu.

– Ils feront manger à elle à la crèche.

Zigic sirotait son café tandis que la petite l'observait, se demandant qui était cet homme étrange.

– Vous pouvez me dire ce qui s'est passé ce matin, monsieur Lunka? Depuis le début.

Lunka haussa les épaules, fronça les sourcils.

– J'étais dans le lit. J'entends du bruit, je réveille. Je regarde par la fenêtre et je vois du feu dans l'abri, expliqua-t-il, haussant de nouveau les épaules. J'appelle le 999.

– Quel est le bruit qui vous a réveillé?

– Un bruit. Comme bang.

– Vous avez vu quelqu'un autour de l'abri?

– Non.

– Mais vous saviez qu’il y avait quelqu’un dedans, dit Zigic. Vous avez dit, quand vous nous avez appelés, que vous pensiez qu’il y avait un homme à l’intérieur.

Lunka hocha la tête.

– Comment saviez-vous qu’il était dedans ?

– J’entends le bruit, hier soir. Il rentre, bourré, il chante.

Zigic posa sa tasse.

– Il rentre ? Vous voulez dire qu’il vit ici ?

– Des fois oui, je crois.

– Mais pas tous les soirs ?

– Je suis pas la police, je regarde pas par la fenêtre les voisins. Je vois quand je vois, répondit Lunka. Si ces gens ils veulent gagner l’argent avec lui qui dort dans l’abri... Il y a beaucoup des gens qui fait ça. Quand je viens la première fois à Peterborough, je dormais dans le garage. Je donnais la vieille femme 50 livres pour la semaine.

– Ça faisait combien de temps qu’il dormait là ?

– Deux semaines. Trois semaines, je compte pas.

– Vous le connaissiez ?

– Si c’est le même homme, oui, dit Lunka.

Il attrapa la petite cuillère rose, la fit tourner entre ses doigts.

– Il est... *cersetor*... reprit-il en tendant le creux de la main vers Zigic. *Cersetor*... pour l’argent, oui ?

– Mendiant.

– Il vient ici, il voulait de l’argent. Je lui dis casse-toi. Il veut manger. Je lui dis pars sinon je prends le couteau.

Zigic hocha la tête, attendant que Lunka réalise ce qu’il venait juste de confier à un policier, mais son expression restait neutre. Il avait l’air innocent, et Zigic décida de se fier à son instinct, sauf si l’autopsie mettait en évidence une blessure au couteau.

– Vous connaissez son nom ?

– Non.

– Il est roumain ?

Lunka réfléchit un instant en regardant sa fille qui ouvrait et fermait les poings en tendant les bras dans sa direction.

– Pas roumain. Je pense... kosovar peut-être. Son nez c'est comme un Kosovar.

Ça expliquait pourquoi il s'était réfugié dans un abri de jardin. C'était un clandestin, sans papiers. Trouver du travail restait possible, mais précaire et mal payé. Et si ses patrons décidaient de ne pas le payer à la fin de la journée, il ne pouvait rien y faire.

– Vous avez eu d'autres problèmes avec lui ? demanda Zigic. Mis à part la fois où il est venu vous demander de l'argent ?

– Non. Il voit que je lui donne pas l'argent. Et ici il y a rien à voler.

– Rien n'a disparu de chez vous ?

Lunka fit non de la tête.

– Ce feu est un accident, alors pourquoi toutes les questions ?

– C'est la procédure habituelle, monsieur Lunka, je vous assure.

– J'ai fait la bonne chose. J'appelle les secours, je suis pas criminel, répliqua-t-il d'un ton cassant.

Sa fille devint toute rouge et explosa d'un long hurlement spectaculaire qui manqua de percer les tympans de Zigic.

Lunka la souleva de sa chaise.

– Vous voyez ce que vous faites maintenant.

Il déposa un baiser sur le front de sa fille.

– *Shhh, draga.*

La fillette renifla, se fendit d'un miaulement hésitant et se laissa aller contre la poitrine de son père, silencieuse à présent.

– Vous voulez poser les questions? dit-il calmement. Demandez à eux pourquoi ils répondent pas quand je frappe à la porte. Je sonnais, j’attendais cinq minutes, dix minutes, je criais dans la boîte aux lettres, je leur disais il y a le feu, pas de réponse. Ils sont dans la maison. Et ils répondent pas? Pourquoi?

Zigic sortit une carte de son portefeuille.

– Il faudra que je parle à votre femme à un moment donné, monsieur Lunka. Vous pouvez lui demander de me rappeler quand elle rentre?

– Elle rappelle.

– Merci beaucoup pour votre aide précieuse, dit-il en lui serrant la main. Inutile de me raccompagner, je connais le chemin.

Le groupe qui se tenait face au numéro 63 s’était dispersé, et la rue était à présent déserte. À 7 heures passées, la journée était déjà bien entamée pour la plupart des gens du quartier. Certains devaient même en être à leur deuxième heure de travail. L’incendie faisait sans doute partie des discussions. Mais, quoi qu’il arrive, il faudrait attendre la fin de la journée pour qu’ils trouvent en rentrant l’appel à témoin déposé dans leur boîte aux lettres. Il y en aurait beaucoup qui le jetteraient à la poubelle en pensant que c’était une réclame, et Zigic savait déjà qu’il faudrait refaire un tour de porte-à-porte à la première heure le lendemain matin pour avoir une chance de trouver les gens chez eux.

Mais il n’en attendait pas grand-chose. Dans les pays d’où ces gens venaient, on ne faisait pas confiance aux hommes qui portaient l’uniforme, quelle que soit sa couleur. Mieux valait avoir l’air idiot et ne rien dire, ne rien faire qui puisse attirer l’attention des autorités. Il ne pouvait pas leur en vouloir de penser qu’en Angleterre c’était pareil. Ses grands-parents, qui vivaient ici depuis soixante ans, se mettaient encore à chuchoter dès qu’il

était question d'argent ou de politique, convaincus que des agents secrets au service de l'État pouvaient à tout moment surgir de l'ombre pour punir leurs actes de dissidence.

Quelques maisons plus loin, un des auxiliaires de police recrutés chez les civils parlait à une dame aux cheveux noirs et en robe de chambre. Il pointait le doigt vers le numéro 63 et elle levait la main d'un air défensif. Un grand *nic* retentit et la porte fut refermée avec une force qui ne laissait aucune ambiguïté.

Il y avait donc encore quelques Polonais dans Highbury Street, se dit Zigic.

Une camionnette de la police scientifique était arrivée alors qu'il était avec Lunka, et il aperçut la Mini rouge de Kate Jenkins, mal garée en travers du trottoir à deux maisons de là. Elle se dirigeait vers le portail des Barlow en portant des deux mains une valise métallique qui lui martelait les cuisses et faisait pencher sa frêle silhouette.

– Je peux te donner un coup de main ?

– Ça ira pas plus vite, dit-elle en le laissant malgré tout prendre la valise. Je me suis flingué le dos à la gym.

Deux membres de son équipe s'activaient déjà dans le jardin, figures androgynes dans leurs combinaisons bouffantes en plastique bleu, avançant à petits pas dans l'herbe haute, là où l'incendie avait fait exploser la fenêtre de l'abri. Le photographe, accroupi devant, zoomait sur la tête du cadavre.

– Je ne sais pas si c'est très prudent d'aller à l'intérieur, dit Zigic.

Jenkins regarda les nuages qui se groupaient dans le ciel.

– Si le vent se lève, ça risque de devenir compliqué. On installera une tente par-dessus en espérant que ça suffira.

– Le toit s'est déjà effondré.

– Bon, ben va falloir faire avec.

Le photographe pénétra avec précaution dans l'abri.

– Fais gaffe, Tony, dit Jenkins.

– Oui maman.

– Si t'étais mon fils, t'aurais pas cette espèce de boulon dans le nez.

– Mais je pourrais garder celui que j'ai sur la bite ?

Jenkins sourit légèrement.

– On avait vraiment besoin de savoir ça, à ton avis, Zigic ?

– Pas vraiment, dit celui-ci. Tu m'appelles quand t'as quelque chose ?

– Comme d'hab.

Il fit le tour de la maison, pressa la sonnette des Barlow en laissant son doigt appuyé un moment. Il pouvait entendre l'écho d'un amplificateur de son à l'intérieur. Impossible de ne pas se réveiller avec un truc pareil.

Ferreira le fit entrer et il la suivit dans le salon.

Les Barlow étaient assis côte à côte sur le canapé. Ils avaient tous les deux l'air de manquer de sommeil. Lui commençait à avoir une barbe grise bien drue sur les joues, et elle des cernes sous les yeux. Phil Barlow se leva lorsque Zigic entra dans la pièce.

– C'est vous qui vous occupez de l'enquête ?

– Inspecteur Zigic, répondit-il en tendant la main.

Barlow hésita un moment puis la serra d'une poignée ferme.

– J'aimerais que vous veniez tous les deux au commissariat pour qu'on prenne votre déposition.

– On ne peut pas faire ça ici ? demanda Gemma. Je ne veux pas aller dans un commissariat.

– On n'a rien fait. Pourquoi vous voulez une déposition ?

– Un homme a été retrouvé mort dans votre abri de jardin, monsieur Barlow.

Barlow se redressa de tout son mètre soixante-quinze. Ça faisait encore quinze centimètres de moins que Zigic,

mais il était large d'épaules et solidement bâti, et Zigic savait qu'il faudrait réagir vite si l'homme était assez stupide pour se mettre à jouer des muscles.

– Je ne vois pas pour quelle raison vous ne voudriez pas collaborer.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *Long Way Home*

Copyright © Eva Dolan 2014

First published as *Long Way Home* by Harvill Secker.

Harvill Secker is part of the
Penguin Random House group of companies.

© 2018, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Sebastian Ritter